

LA REVUE LITTÉRAIRE

12^e année

RICHARD MILLET, *Pourquoi la littérature de langue française est nulle*

THOMAS A. RAVIER, *Le K Zagdanski*

MARIE-CLAIRE SCHAEFFER, *Propos sur Adieu au langage
de Jean-Luc Godard*

RÉMI SOULIÉ, *Les Nornes*

LOUIS JEANNE, *L'Édifrice*

HOA HOÏ VUONG, *Dix états de la mer*

FAUSTA GARAVINI, *Le Sang du crapaud*

ALEXANDRE GUYOMARD, *Journal d'un singe marginal*

MOUNIR ZAKRITI, *Molloy aurait pu vivre à Jérusalem*

Chemin des Amériques, 3

ARIANA HARWICZ

CHRONIQUES

PHILIPPE FRANCESCHI, *La Littérature et le Bien : Boualem Sansal*

RAMÓN ROMERO NAVAL, *Javier Marías*

et la chronique d'une immortalité annoncée

JEAN-YVES CASANOVA, *Actualité d'Aragon*

CARLO OSSOLA, *Des serpents et du pur amour*

SARAH VAJDA, *Sur Ronde de nuit, de Henri Raczymow*

NOTES

À propos de : Pierre Adrian, Alain Badiou, Guillaume Basquin,
André Blanchard, Maxime Decout, Theodor Dreiser, Alain Galan,
Yan Gauchard, Jean Giono, Ernst Gombrich, Paul Greveillac,
Fabrice Guénier, Hugo von Hofmannsthal, Pierre Lafargue, Marie-Hélène Lafon,
Roger Laporte, Catherine Millot, François Noudelmann, Yan Pradeau,
Dominique de Roux, Jean-Marie Schaeffer, André Senik, Alexandre Seurat,
Szczepan Twardoch, Jean Vioulac, Alexandre de Vitry

ÉCRITS INTIMES

RICHARD MILLET, *Journal* (1982-1983)

Année 1987 [1]

N° 61

Éditions Léo Scheer

janvier-février
2016

LA REVUE LITTÉRAIRE

N° 61

Retrouvez tous les sommaires de *La Revue littéraire* sur www.leoscheer.com/catalogue, et en format numérique.

© Éditions Léo Scheer, 2016

EAN numérique : 978-2-7561-1104-9

EAN livre papier : 9782756110981

ISSN 1766-9693

www.leoscheer.com

RICHARD MILLET

Pourquoi la littérature de langue française est nulle

« *Le point de départ fondamental de la littérature et de l'art, c'est l'amour, l'amour de l'humanité.* » On peut certes partir de l'amour, mais il y a un autre point de départ qui, lui, est fondamental. L'amour est un concept, un produit de la pratique objective. Or, ce n'est pas du tout des concepts que nous partons, mais de la pratique objective. L'amour du prolétariat chez nos écrivains et artistes venus des milieux intellectuels résulte de ce que la société leur a fait comprendre qu'un commun destin les lie au prolétariat. »

Mao TSÉ-TOUNG, *Intervention aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan.*

« *La vérité est l'éclat de la réalité. L'objet de l'amour n'est pas la vérité, mais la réalité. Désirer la vérité, c'est désirer un contact direct avec de la réalité. [...] L'amour réel et pur est par lui-même esprit de vérité. C'est le Saint-Esprit. [...] L'amour pur est cette force agissante, l'amour qui ne veut à aucun prix, en aucun cas, ni du mensonge ni de l'erreur.* »

Simone WEIL, *L'Enracinement.*

Il semble que Mme de Kerangal soit appelée à exercer sur les lettres françaises, comme on disait à l'ère littéraire, un magistère indiscuté ; du moins donne-t-elle le ton en France où, dans le domaine de l'esprit, on respecte moins la vérité que les apparences, le chiffre de ventes, la pureté idéologique. Ainsi, la presse avait encensé, l'été dernier, en Avignon, avec l'unanimité stalinien qui la caractérise, un « spectacle » tiré d'un roman de l'écrivain : *Réparer les vivants*. S'il est difficile d'imaginer que des êtres humains puissent être réparés, sauf à les considérer comme du matériel – ce qu'ils deviennent, souvent, à force d'aliénation, par la vertu du capitalisme mondialisé –, on peut se demander si l'estime que Mme de Kerangal nourrit pour les « vivants » n'est pas du même ordre que celle que Mao et Pol Pot avaient pour leurs peuples, ou bien s'il ne s'agit pas, plus simplement, de la vision sociale libérale-gauchiste sans laquelle il ne saurait plus y avoir, en France, de littérature romanesque. Mme de Kerangal serait-elle un Zola femelle ou bien, selon les règles du *charity-business* accompagnant toute carrière littéraire, aujourd'hui, une femme touchée par la misère humaine, pour peu que celle-ci soit lointaine, voire exotique, car la trop proche misère (Roms, vieillards abandonnés, enfants battus, prostituées, malades solitaires) n'est pas, elle, assez glamour ? Zola écrivait pour la bourgeoisie cultivée ; Mme de Kerangal le fait pour la petite bourgeoisie internationale décultivée... Il est vrai que, dans le même temps, elle s'intéresse aux petits gars de la Marine, lesquels ont tous les yeux bleus, comme l'énonce le titre du livre-cadeau de Noël qu'elle préface, ces jours-ci, étant décidément sur tous les fronts, et la mer toujours *trendy*, bien que les marins soient, eux, érotiquement un peu plan-plan, sauf chez l'auteur de *Querelle de Brest* dont l'investissement pulsionnel n'est sans doute pas celui de notre auteur – la très aryenne totalisation des « yeux bleus » étant, selon le titre¹, politiquement incorrecte.

Ouvrons son dernier livre, *à ce stade la nuit* (le titre imprimé ainsi, tel que dans les années structuralistes, sans majuscules, comme le nom de l'auteur, puisque nous vivons dans un monde post-métaphysique

1. *Tous les marins ont les yeux bleus*, Gallimard, 2015.

et relativisé où rien, sauf l'Humanité, ne doit manifester sa primauté). Le titre sonne, aussi bien, comme un livre écrit par un acteur ou comme une chanson des années 1970 et qui pourrait se fredonner ainsi : *c'est beau, une cuisine, la nuit*. Une femme (l'auteur, assurément) est assise de travers dans sa cuisine. Elle boit du café réchauffé. Elle a envie de fumer – et, vertueusement, se retient. Elle écoute la radio (France Inter ? France Culture ?), entend parler de « migrants » qui ne se contentent pas de migrer mais qui se noient entre la côte libyenne et l'île de Lampedusa. L'émotion l'envahit : elle est tout près de s'y noyer ; l'indignation la sauve ; elle est dans son élément : elle y nage. Elle se raccroche aux mots. Elle barbote dans les vocables et les concepts. Lampedusa... Le nom lui procure d'abord un renvoi proustien, images, souvenirs. La phrase kerangalesque, elle, n'a rien de proustien ; elle lorgne plutôt du côté de Tino Rossi : « Ô Lampedusa ma belle, tchi tchi... »

Mme de Kerangal se voulant moderne, elle ne se contente pas de roter du Proust, elle s'abandonne à un visage : celui de Burt Lancaster dans *Le Guépard* de Visconti, qu'en brave petit soldat culturel l'auteur court revoir, au quartier Latin, dans une copie restaurée. On aura droit à une analyse érotico-marxisante du film, avant d'en revenir au sort de ces pauvres migrants, à divers stades de la nuit, selon la lancinante anaphore mimant le ressac sur le rivage de Lampedusa : l'anaphore comme signe, aussi, d'une insomnie à caractère éthique. Mme de Kerangal veille, pourrait-on dire, si le mot n'avait une connotation chrétienne. À ce stade de l'ennui, elle aurait pu lire Gramsci, déporté dans une île voisine, mais le concept d'hégémonie culturelle lui serait revenu à la figure... En tout cas, buvant un café aussi réchauffé que sa prose, elle continue d'écouter la radio ; elle se rappelle un voyage sur l'île de Stromboli – où elle attendait un homme, ce qui lui permet de se la jouer comme Ingrid Bergman dans le film de Rossellini (et on eût aimé savoir non pas si l'homme l'y a rejointe, mais si elle a connu l'expérience mystique dont Karen, réfugiée lituanienne qui a trahi le camp du Bien en aimant un officier allemand, fait l'épreuve, en 1945, au sommet du volcan). N'y tenant plus, elle farfouille dans

un tiroir en quête de cigarettes, trouve de vieilles photos d'identité sur lesquelles (narcissisme oblige) elle s'attarde en mesurant les ravages du temps, avant de chercher un de ses livres, lesquels « migrent d'une pile à l'autre » (il n'y a donc pas que les hommes qui migrent), le trouve enfin : il y est question d'une île de Méditerranée. Très chic, décidément, les îles, surtout quand on appuie sa méditation sur Michel Foucault. De l'autopromotion, ce renvoi à un de ses propres livres ? Non : de la transversalité référentielle... On est postmoderne, ne l'oublions pas, même dans la rêverie sur le paysage ou, plutôt, sur l'écriture comme paysage, tandis que « d'un nom à l'autre, d'une île à l'autre, la migration se poursuit » – ce qui est la version « intello » d'une chanson de Claude François : « De ville en ville, de ville en ville/ Je fais un long long long chemin... »

L'obsession migratoire passe aussi par l'évocation d'un voyage en Sibérie, en train, comme Cendrars, Mme de Kerangal étant décidément une nomade, en bon post-écrivain plein du souci de soi, dirait Foucault. Elle a longuement regardé le paysage mais ne parle pas des migrants d'autrefois, déportés par millions au goulag ou relégués dans d'obscures villes sibériennes, l'évocation ne cadrant pas avec le moralisme gauchiste de l'auteur. Depuis sa cuisine parisienne, où on ignore si elle clope mais où sa vue traverse la nuit et l'espace pour atteindre Lampedusa, Mme de Kerangal aperçoit les migrants, ceux qui se noient dans la Méditerranée, pas les autres, lesquels n'entrent pas dans la « boucle tournoyante du sens » qu'elle tente de faire surgir de la nuit avec ce texte que son éditeur, qui n'en est pas à une putasserie près, présente comme « intense » (ce qui oblige à une redéfinition de l'intensité, ce texte relevant surtout de la barbe à papa idéologico-esthétique) et comme un « jalon majeur dans le parcours littéraire » de son auteur : on remarquera que le mot œuvre est soigneusement évité, car trop *old fashion*, voire réac, au profit du mot « parcours », dont la connotation migratoire est plus sensible, surtout si au passage on fustige, comme il se doit, « l'inhospitalité européenne » – celle de Mme de Kerangal restant en suspens : combien peut-elle accueillir de migrants sauvés des eaux dans son appartement parisien ?

À ce stade de la nuit, on ignore si Mme de Kerangal a fumé. Il est probable qu'elle a fini son café, a fait pipi, et qu'elle dort du sommeil du juste sous sa couette de lieux communs littéraires, sans imaginer que la lire, fût-ce sur une aussi courte distance, est un parcours dont même les migrants « les plus démunis » ne voudraient pas. Une galerie de clichés, égrenés dans un français plat et sentencieux : « Le flou du nombre des victimes est une violence révoltante, quand le désir de précision, à l'inverse, signe une éthique de l'attention », dit-elle en un beau moment catéchistique qui ne parvient pas à cacher le fait que l'auteur, comme tout un chacun, se moque éperdument des migrants : ceux-ci ne sont qu'un motif littéraire branché.

Mieux vaut donc se noyer que de lire Mme de Kerangal, me dit une amie qui est, par sa fonction, obligée de s'intéresser à cette littérature qu'elle trouve aussi insignifiante que celle de Nothomb, Vigan, Garcin, Pancrazi, Salvayre, Angot, Jourde ou Foenkinos. De la mauvaise littérature, ajoute-t-elle, et qui a ceci de pervers, dans le cas de Kerangal, qu'elle pensouille, arc-boutée sur l'ultra-gauche où les migrants trouvent leurs théoriciens mystiques, tel Georges Didi-Hubermann qui écrit, dans un récent article de la revue *Lignes*, après avoir à son tour convoqué Foucault :

« Lorsqu'on entend [...] les propos de Paola, une militante associative qui recueille des migrants de Lampedusa et qui parle des rescapés comme de survivants et comme de gens littéralement en train de naître – quand ils mettent le pied sur terre après avoir risqué leur vie, “C'est un accouchement”, dit-elle –, on comprend que les survivants soulèvent non seulement leur propre désir, mais les nôtres tout aussi bien. »

Étonnante conclusion que celle qui suggère de se faire *soulever* par des migrants. Maylis de Kerangal ne va pas aussi loin dans le fantasme, préférant sagement rêver, dans sa cuisine, sur le beau Burt Lancaster, prince de Salina : on tient malgré tout à son rang et à la particule introduisant un patronyme qui fleure bon la Bretagne catholique.

Ce livre, qui aurait le goût d'un steak de soja sans le lard humanitariste dont il est bardé, témoigne du naufrage de la littérature française : le lecteur est prié d'acquiescer à cette infantilisation idéologique où les clichés se battent pour donner un texte si lisse qu'il ne diffère en rien des autres romans jetables qui se publient chaque automne. Les milliers d'imbéciles qui lisent *Babyliss* de Kerangal sont coupables d'entretenir une imposture et, à ce stade du désastre, l'illusion que la littérature contemporaine existe, alors qu'elle n'est que de la propagande recyclée dans une langue transgénique.

Et du côté des migrants littéraires ? L'écrivain est, selon une définition que nul ne peut discuter aujourd'hui, un exilé : il ne saurait être question de l'assigner à une identité restrictive. Ainsi est-il le miroir scripturaire du migrant économique déguisé en « réfugié », comme la mélasse de keranguille une encre par laquelle rien ne semble devoir se fixer. Ces migrants-là, c'est-à-dire ces écrivains qu'on range étrangement (et non sans une certaine condescendance) dans la corporation des « francophones », constituent-ils la relève d'une littérature hexagonale prétendue « blanche », « frileuse », « arrogante », « repliée sur elle-même » ? C'est ce que claironnent les universités étrangères, qui négligent les écrivains de l'Hexagone au profit de ces Africains, Arabes, Antillais, Asiatiques, la situation des Blancs non-français étant, du coup, plus ambiguë : Suisses, Belges, Québécois sont-ils *français* par attraction raciale ou bien membres à part entière de cette francophonie littéraire dont les *post-colonial studies* se sont emparées allégrement, dans leur accointance idéologique avec les *gender studies*, pour une redéfinition culpabilisante, donc coercitive, du monde ? Le politiquement correct à l'américaine rencontre ici la servilité idéologique française.

Admettons que les écrivains francophones ne soient pour rien dans cet embrigadement. Leur littérature est-elle vraiment meilleure que l'hexagonale ? Si on la rapporte à ce qui passe pour la crème de cette dernière, en réalité le plus médiocre, car consensuel, de Le Clézio à Rouaud et Adam, d'Ernaux à Laurens et Delaume, ou encore de Bon à Énard, tous chantres d'un narcissisme à tendance sociale étendu aux

dimensions du monde, en vérité décor post-historique où se rejoue l'engagement sartrien recuit aux micro-ondes de l'« autofiction », on comprend que la francophonie n'est que le reflet de l'Hexagone, lequel serait, selon les fantasmes expiatoires, la version « *white* » d'une « littérature-monde ». La francophonie est donc le gant retourné de l'insipidité française. Sans doute existe-t-il de bons, d'honnêtes écrivains, comme Scholastique Mukasonga, Kamel Daoud, Habib Tengour, Dany Laferrière – le Québec, la Belgique ni la Suisse ne produisant, eux, rien de convaincant. Mais que d'imposteurs et de médiocres, là encore, comme le vieux phoque Ben Jelloun qui ajoute à présent la peinture à ses capacités de nuisance, le verbeux Mabanckou, l'inconsistant Abdellah Taïa, le filandreux Eugène Ébodé, le pleurnichard Gilbert Gatore, le scribouillard Yasmina Khadra, le prolifique Boualem Sansal qu'on s'efforce de faire passer pour un grand écrivain courageux, et son œuvre, abondante en lieux communs, pour un « réquisitoire féroce », ce que dément sa tête de vieille romancière néo-zélandaise plus versée dans la confiture de kiwi que dans le décryptage orwellien du monde contemporain. Tout ça n'a pas plus d'intérêt que la littérature de Mme de Kerangal : même indigence stylistique, même vision manichéenne, même inculture revendiquée comme signe d'authenticité *culturelle*, même arrogance au sein d'un infini naufrage littéraire, à de rares exceptions près qui constituent d'ailleurs la véritable histoire littéraire, distinguer le vrai du faux devenant une tâche de plus en plus difficile en un temps où même l'Université se laisse prendre aux impostures de la post-littérature¹.

1. Un lecteur ayant assisté aux dernières Journées de Chaminadour, consacrées cette année à Claude Simon et dont Mme de Kerangal était (on n'y échappe pas !) l'invitée principale, me disait avoir entendu lire, en alternance, des textes de l'auteur de *La Route des Flandres* et ceux de l'auteur de *Réparer les vivants* : « C'était cruel pour Kerangal », ajoutait-il. « Et insultant pour Simon », me dit un autre ami à qui je raconte l'anecdote. Quant aux écoles dont on pourrait attendre que, catholiques et privées, elles ne donnent pas dans cette imposture, l'inculture des professeurs de français conduit ces derniers à recommander Kerangal et Énard, qui vient d'obtenir le prix Staline 2015, et que les *Izvestia* comparent à Balzac. Rien de moins.

En vain convoquera-t-on quelques francophones blancs, tels Hector Bianciotti, Andréi Makine, Nancy Huston ; ils ne valent pas grand-chose, non plus, les uns et les autres étant à cent coudées au-dessous des écrivains des générations précédentes : Beckett, Istrati, Cioran, Fondane, Schehadé, Stétié, Jabès, Henein, Senghor, Magloire Saint-Aude, Jacques Stephen Alexis, Glissant, pour ne pas parler des philosophes Levinas, Castoriadis, Axelos, de Kundera, ou même du Strindberg d'*Inferno*, directement écrit en français... Si la littérature francophone est nulle, dans son ensemble, c'est qu'elle est la version exotiquement correcte, voire « délocalisée » de la française. La même imposture *migre* d'un lieu commun à l'autre : la post-littérature en tant qu'un gigantesque cliché. La langue, elle, semble s'être définitivement exilée de ces textes. Les romanciers post-littéraires français et les figurants post-coloniaux pensent à l'ultra-gauche dans un style de chaisière sulpicienne goûté par les lecteurs de *Télérama*, des *Inrockuptibles*, du *Monde des Livres*, de *La Croix* ou du *Figaro Magazine*, autrement dit le même et pornographique support publicitaire décliné sous diverses couvertures : variantes du grand miroir tautologique qui renvoie ces auteurs au néant de livres que nul ne lit ou qu'on oublie sitôt qu'on les ouvre, leur propos étant interchangeable : tous travaillent à rendre illisible, car falsifié, entièrement *inversé*, le monde qu'ils prétendent décrypter et, pour les plus prétentieux, comme Mme de Kerangal, changer. Les romans contemporains sont comme les visages des migrants : ils se ressemblent tous, dans le grand film spectaculaire qu'on en donne. Primés, ces romans sont affectés d'un facteur d'oubli encore plus puissant, qui a un rapport avec la propagation de la maladie d'Alzheimer qui ronge nos sociétés comme l'obésité et la peur de tout : un grand prix littéraire est cela même qu'on oublie d'une année à l'autre, les règles de son attribution obéissant à la pureté idéologique : l'Académie française vient de donner le ton en couronnant deux Maghrébins, Sansal et Kaddour (naguère bon poète), dont les romans sont consensuels pour des raisons différentes mais relevant du même désir d'être primés et donc couronnés ensemble par « discrimination positive », tandis que

l'académie Goncourt s'est, à grands frais, déplacée à Tunis pour y annoncer sa dernière « sélection » : délocalisation hautement politique, donc consensuelle, et qui fait des « grands prix littéraires » un instrument de gouvernement culturel, à l'exemple du prix Nobel – l'inversion des valeurs littéraires et leur transformation en valeur culturelle ne touchant pas seulement la France et la francophonie mais aussi la littérature de chaque pays.

Il faut donc étendre le mot francophone à sa signification première : l'ensemble de la production en langue française. Littérature de vaincus et d'esclaves, écrite par des Français de souche ou d'ex-colonisés qui se donnent bonne conscience au cœur d'une rébellion institutionnelle et d'un hédonisme puritain, toute en révérence au politiquement correct, dont on ne répétera jamais assez qu'il s'arme d'un bras judiciaire et d'un autre, le relativisme culturel, lesquels permettent à Mme de Kerangal, comme à Ben Loukoum, Mabanckouille, Samsoul et tant d'autres, de passer pour autre chose que ce qu'ils sont : domestiques d'un Système qu'ils dénoncent sans relâche, tâcherons de la rentabilité médiatique, zélotes du narcissisme humanitaire, activistes de l'amour de soi déguisé en altruisme. Dans un système qui n'a étrangement produit aucun philosophe noir ou arabe et un pays dont les penseurs officiels sont BHL, Attali et d'Ormesson, tout est possible, en effet, y compris qu'on prenne les romanciers post-littéraires pour des écrivains au sens de Bataille, Gracq ou Duras, et pour des ouvrages d'art les produits dérivés qu'ils proposent sous le nom de romans.

THOMAS A. RAVIER

Le K Zagdanski
(*Jour de rire*)

« *Mes ennemis sont tous empêtrés dans l'écheveau de leur démente* ».

PROSPERO, *La Tempête*.

Depuis une quinzaine d'années, on me croise régulièrement dans les livres de Marc-Édouard Nabe et de Stéphane Zagdanski, portraits plus ou moins gracieux, plus ou moins drôles, parfois affectueux (à peine), toujours ironiques. Dans *Pauvre de Gaulle*, je suis le rappeur de service, avec toute la panoplie, tous les tics, tous les ridicules. Dans *La Mort dans l'œil*, promotion soudaine, je deviens « un des rares intellectuels sérieux du cinéma avec Deleuze » mais pour cette raison même « condamné ». Dans *Alain Zannini*, j'entre en scène en jeune homme aux traits fantomatiques, un flaubertien fantasque à cheval sur ses principes comme sur son pitbull : « Pour Ravier, le type qui sort de son lit pour pisser est un mondain ». Dans *L'enuque raide*, l'auteur me prénomme « le vaillant Toto » (qui de nous deux est le perroquet de Céline ?) et me gratifie d'une famille sur le dos, d'une raquette dans les mains et d'un cheveu sur la langue. Faute d'être incomplet, il faut ajouter cette lettre ouverte (à la hache) de Zagdanski, *Exclusion*, en ligne un moment sur son site après l'annulation du livre que nous fîmes ensemble et qui devait sortir chez

Julliard. Le ton monte. Datant de 2003, le texte est assez réussi, souvent drôle, même s'il en ressort que je ne suis qu'un pauvre légume analphabète, avant qu'on ne comprenne qu'il s'agit surtout d'un autoportrait déguisé. Pour le reste, difficile de tirer une synthèse de ces différentes apparitions. Maladivement ascétique, caricature de Daniel d'Arthez dans *Alain Zannini* ; dans *Exclusion*, c'est plutôt Rastignac, je passe pour un arriviste corrompu.

Allons Messieurs, il s'agit de s'entendre !

J'avoue, de me revoir sur les vidéos du film de Zagdanski (nous sommes en 1999), j'ai eu envie de me moquer avec eux. Rien ne respire dans l'image de ce jeune homme en colère à cheveux ras. Intelligent, oui ; cultivé, sans doute ; original, peut-être... Mais surtout désespérément figé dans sa pose ! Et je prétendais écrire ? Le Temps, ce dieu d'humour, me laissait de marbre. Sous mon déguisement viril, un certain alanguissement rigide dirigeait alors ma vie, malgré ses éclairs, ses moments de réveils intenses, ses fulgurances. Confus, je l'étais surtout devant l'existence.

Je le sais, je suis comme Montaigne : « J'ai l'esprit tardif et *mousse* : le moindre nuage lui arrête sa pointe ». Nuages qui étaient alors ceux du cannabis. Quant à ma pointe... Jugez plutôt dès cette heure-là.

Dans le genre dandy suburbain, il faut reconnaître que je pouvais amuser. Je cultivais le style du voyou de banlieue, cependant que des citations de Proust ou de Céline sortaient de ma casquette à l'envers telles d'improbables colombes, mélange inattendu qui faisait s'esclaffer en chœur mes deux aînés. En somme, j'étais leur jeune homme : leur jeune homme métropolitain. De mon côté, sans leur vouer une réelle admiration, j'avais pour eux un réel respect, ce qui était déjà énorme compte tenu du mépris que m'inspiraient déjà les écrivains contemporains. Je me souviens comme si c'était hier de ma première leçon littéraire, rue de Cotte, après que je leur ai soumis une ébauche d'article d'une maladresse confondante, Zagdanski et Nabe pulvérisant cet amas de lieux communs sur fond d'éclats de rire et de Charlie Parker.

C'est Nabe qui me mit dans les mains mes premiers livres de liturgie ; c'est Zagdanski qui me fit découvrir Artaud.

Nabe multipliait les happenings dans la salle du Cosi, rue de Seine, détournant l'intimité des couples venus tranquillement dîner : la femme exultait, l'homme paniquait, avant de s'enfuir au dessert – Masetto quittant précipitamment la salle d'un concert d'Ornette Coleman, nous abandonnant sans remords une Zerlina fascinée. Nabe était évidemment le leader de ces soirées modelées pour finir dans son journal mais il avait besoin de partenaires musicaux à la hauteur pour développer ses thèmes, ce qu'était Zagdanski qui, le connaissant par cœur, régissait parfaitement, s'adaptant à merveille à *son jeu*.

Comment deviner que dix ans plus tard je retrouverais les deux complices parodiant lamentablement la scène fratricide entre Henry et Bon dans *Absalon, Absalon* ? Comment imaginer que, forts de s'établir par le bruit, moins par le style, ils finiraient par en venir aux mots comme on en vient aux mains ?

« Nique ton père, Banana (le surnom de Nabe pour Zagdanski) ! — Ta femme la pute, l'eunuque raide (le surnom de Zagdanski pour Nabe) ! » Les temps changent, on peut le dire. C'est moi, aujourd'hui, qu'on appelle pour essayer de calmer les deux rappeurs de Saint-Germain-des-Prés. Il va falloir nettoyer la muse au Karcher. Dois-je me dévouer ? Je ne sais pas.

Certes, sur le modèle des mémorialistes d'hier, j'aurais volontiers attendu pour ce témoignage que « le temps ait mis tout le monde à l'abri ». Précaution bien inutile. Loin de protéger du ressentiment, comme pouvait le penser Saint-Simon il y a trois siècles, le temps est devenu le ressentiment même. Chaque jour, l'instantanéité dans la circulation des informations produit une gamme inédite de l'oubli ; que l'inexactitude des portraits encourage. J'ai trouvé que cela méritait un témoignage, *lointain* dans l'espace comme dans le temps. C'est plutôt un verdict d'ailleurs. Je n'aime pas être pris à partie.

Au moins le premier, Zagdanski, a-t-il pris consciemment ou non la mesure de ce médiocre acharnement amoureux, abdiquant toute ambition romanesque en trouvant là matière à de longues et sinistres

vidéos encolérées. Le plus drôle est quand il prétend se situer avec son *Pamphilm* dans le sillage de Nietzsche et de son *Cas Wagner*. On plaisante ? Attaquer Wagner, c'était pour Nietzsche s'interroger sur ce qui subsistait en lui de wagnérien ; c'était examiner sa propre propension à la décadence ; c'était élaborer un vigoureux mécanisme d'autodéfense contre un résidu physiologique de filiation sociale, donc morale. D'où, en tout état de cause, cette renaissance ensoleillée et, partant, l'accès à « la grande santé », un parfait état musical de vigueur et de patience. Lui, Zagdanski, se place d'emblée à l'extérieur de son temps, innocent par rapport à lui, sauvé par principe, comme si, en réalité, il n'avait ni l'énergie ni tout simplement le courage pour, quand il attaque le cinéma, l'image, la technique, bref son époque, aborder sa part d'affinité avec le cœur de cette dévastation qu'il dénonce. En quoi suis-je encore, partiellement, l'enfant de ce siècle ? (quand on vit devant son ordinateur, ce ne doit pas être si difficile d'y réfléchir). En quoi le romancier et le décadent s'affrontent-ils toujours en moi ? (quand on consomme dans le secret des *blockbusters* hollywoodiens, on doit pouvoir en débattre). Soit, poser la seule question romanesque valable : « ai-je triomphé en moi de mon temps ? » Au lieu de ça, Zagdanski préfère *télécharger* à coups de marteau. Facile.

Il n'y a de résurrection dans le langage qu'au prix de cette victoire consciente intensément de son envers. L'expérience de la littérature a toujours été un jeu avec le mal au sein duquel le romancier opère une percée lumineuse. Et il opère d'abord sur soi. « La littérature se doit de plaider coupable », comme disait Bataille. Si le mal, l'enfer, la mort, sont niés, niés et placés automatiquement à distance, chez l'adversaire, où est la victoire ? La mondanité chez Proust comme l'antisémitisme chez Céline sont des virus sociaux que ces derniers ont dû s'inoculer – « J'ai avalé une fameuse gorgée de poison ». La puissance de leurs œuvres procède de ce jeu dangereux. Au bout de cette nuit de l'enfer, et au bout seulement, dans sa mélodie salutaire, l'aube luit. Voilà : le mal vous fait une fleur.

Dans une de ses vidéos, Zagdanski, déploie ses arguments et affirme que c'est finalement dans *L'antéchrist* que son film trouve sa

justification. Pauvre alibi en vérité. C'est le moment où, c'est vrai, l'objet réel de son animosité, derrière son attaque suicide de Philippe Sollers, se fait jour. Quel étrange patronage néanmoins que cet *Antéchrist*, texte débordant de commentaires antisémites (les Juifs s'y trouvant accusés de falsification radicale de toute nature) et qui présente le christianisme comme un pauvre plagiat du judaïsme (« des super-petits Juifs », dit Nietzsche des Chrétiens dans une dimension d'éruptivité qui le rapproche soudain de Céline). On ne saurait faire plus mauvais choix. Mais surtout plus grave contresens. En effet, comment prétendre réactiver l'attaque de Nietzsche contre la théologie chrétienne *depuis* un de ces arrière-mondes que Nietzsche dénonce ? Si le théologien est pour Nietzsche aussi condamnable, aussi méprisable, c'est précisément en ce qu'il travaille, en idéaliste, en platonicien, en vue de ce qu'on appelle aujourd'hui très officiellement le monde virtuel, soit la négation plébéienne de la vie, l'internaute pouvant être considéré comme la dernière déclinaison du prêtre, prêtre masqué ici par un écran. La canaille électronique... Le blogueur *tchandala*... Et j'en passe. « Texte sur table » aimait répéter Zagdanski ? Sur sa table, hélas, il n'y a plus rien qu'un ordinateur qui rumine. La masse triste de la matrice. Écrire, pour Zagdanski, c'est penser avec des accessoires en vente à la Fnac.

Alors qu'il fut longtemps l'auteur d'une émission culturelle dans les médias, Zagdanski aimerait qu'on célèbre chez lui les vertus d'une marginalité radicale : le buzz, l'argent du buzz et le cul de Guy Debord ! Le champion de la solitude mystique en ligne nous invite ainsi à le découvrir en d'interminables vidéos se pavaner devant son objectif, se filmant sous toutes les coutures jusque dans sa chaise longue, en pleine séance de bronzage cybernétique, ou encore dans des poses marmoréennes censées indiquer, j'imagine, un état de concentration profond, une détermination intellectuelle sans faille ? Dix heures de film à discourir sur la haine inconsciente du style qu'on n'a pas, c'est long. Surtout quand, en pleine fièvre œdipienne, le délire se fait jour, et que chercher à démontrer l'antisémitisme imaginaire de son ancien éditeur devient l'occasion d'exprimer une

animosité très réelle à l'égard du christianisme. Mais de qui parle-t-il ? Le Christ aurait été « amputé de l'amour par la crucifixion » ; il n'aurait, dès lors, « que de la mort à donner ».

Et quoi, il veut psychanalyser le Christ ?

Ne riez pas. Cette confusion justifiée par le parrainage hâtif de Nietzsche entre le vrai médiateur et le faux médiateur (le diable, bien sûr), est en soi assez affligeante, assez symptomatique. Le Christ, médiateur de vie, vient par sa crucifixion nous montrer précisément, ainsi que l'écrit saint Augustin, « combien nous devrions peu craindre la mort que notre condition d'homme ne nous permet pas d'éviter ». Comme le dit magnifiquement Bossuet : « Cette persécution, c'est une épreuve ; cet abandon, c'est un attrait ; ce délaissement, c'est une grâce. » J'ajoute, une grâce proportionnelle à l'ampleur de l'expérience, cette expérience radicale du mal, ce mal auquel, en un sens, le Christ en croix *s'abandonne* pour mieux l'envisager, le dévisageant pour mieux le clôturer. Pour jouer avec la formule de Bataille, l'Évangile se devait de plaider coupable !

Cet abandon mis en scène de manière aigüe à travers la terrible apostrophe du Christ à son père (« *Eli, Eli, lamma sabacthani* », reprise du psaume XXII) ouvre en réalité une brèche en forme d'appel d'air au sein du continuum de la métaphysique universelle ; cette absence se substitue à toute idée *d'origine* risquant d'engluer le verbe : de sorte que la parole ne soit plus jamais confondue avec « tout ce qui n'est pas Dieu » (en l'occurrence, un salut matriciel). Comme si cette identification fulgurante du Messie (abandonnant l'illusion de la victoire aux sots et aux scribes) à *la fiction illégale du péché* n'était pas une ruse, et une ruse théâtrale ? Comme si ce silence n'était pas autre chose qu'un simple mutisme ? À travers ce silence, Dieu parle plus intensément que jamais ; et son fils en fait l'expérience mystique qui est aussi celle non moins théâtrale du cri. Est-ce assez clair ? S'il est quelqu'un qui a triomphé en lui de son temps, c'est bien le Christ n'est-ce pas ! Or, ce triomphe sur le sacrifice ancien (et au passage sur la tentation infanticide permanente de l'Ancien Testament et d'un Dieu, en somme, plaçant l'innocence),

c'est justement celui de l'amour, de cet « amour jusqu'à l'extrême » qui autorise le père à abandonner son fils en toute confiance à la crucifixion. Que la croix soit glorieuse, l'histoire de l'art ne l'a que trop magnifiquement révélé, personne ne dira le contraire, faute d'avouer qu'il ne peut pas voir Dieu en peinture. La croix n'est pas seulement l'autel d'une victime mais le tableau d'un maître. Elle n'est pas seulement le sanctuaire d'un *poncif* mais la chaire d'un législateur. N'en déplaise aux yeux adultères, c'est avec la crucifixion que le grand livre plastique des Évangiles s'est le mieux ouvert, résonnant par autant de bouches que le Christ a de plaies.

Hérétique des réseaux, persuadé de puiser en divers endroits de sa connexion les ondes salutaires de la vérité, Zagdanski n'écoute plus que sa mégalomanie galopante : « Je vais offrir une piste de pensée à un éventuel Catholique sincère pour tenter d'envisager son Christ comme tout autre en dehors de l'immense édifice ravagé de la théologie catholique ». Et, magnanime, de sauver ainsi un – un ! – passage des Évangiles. Ma parole, l'internaute est trop bon !

Allez, j'arrête.

Zagdanski sur Youtube contre les docteurs de l'Église ? Voilà, c'est aussi dérisoire que ça.

C'est d'autant plus curieux qu'un de ses livres réussis, *Le sexe de Proust*, s'appuie en grande partie, au croisement de la pensée juive, sur la théologie catholique. L'épilogue de sa brillante démonstration, Zagdanski va jusqu'à l'intituler *Mors stupebit*, formule tirée du *Dias Irae*.

La mort, pour l'auteur du *Sexe de Proust*, est donc, en 1994, stupéfiée, excédée à travers la parousie.

Vingt ans plus tard, la grâce ne trouve plus grâce à ses yeux ?

Logique : la mort lui a tapé dans l'œil.

Tâchons de comprendre.

La première fois que je vis Zagdanski, ignorant qu'il était l'auteur de *Céline seul*, il me fit l'effet de quelqu'un s'ennuyant de manière aiguë, un ennui barrissant, et parfois vagissant. Cette étrange fatigue lui

venait-elle de la ronde univoque des fans de Nabe ou les fans de Nabe justifiaient-ils, à ses propres yeux, son ennui ? Nabe, lui, jubilait, toujours alerte, drôle, percutant, vif, vif mais avec néanmoins ce fond d'anxiété repérable à ses coups d'œil incessants autour de lui dès qu'il entraît quelque part, un café ou un restaurant, à la recherche d'un « fan » comme d'autres d'une table libre. Et si on remarquait assez vite chez Zagdanski une certaine noblesse à sa récusation instinctive de la société comme de toute forme de pouvoir officiel, David certain de triompher de Goliath, par contraste, une certaine ambiguïté de Nabe se laissait progressivement deviner à sa complicité intéressée avec les icônes du Spectacle, acteurs sociaux dont de plus en plus, dans ses attaques, il reprend les arguments, il adopte le point de vue, il imite les méthodes, il prolonge l'inexistence rustique, il s'approprie le néant.

Je n'étais nullement fan de Nabe mais un lecteur plus ou moins intéressé par ce qu'il écrivait. Pour moi, il n'y avait à l'époque qu'un écrivain majeur, Sollers dont je venais de lire, après *La guerre du goût*, *Portrait du joueur*. De Nabe, on pourrait dire que Sollers avait l'énergie musicale et l'intelligence artistique ; de Zagdanski, l'érudition, l'aptitude mystique, la persévérance spirituelle... Le tout sans leurs défauts respectifs évidents. Pas de véritable expérience écrite sans une capacité à s'interroger en tant que sujet sur ses conditions d'existence physique dont l'énonciation globale aide à repousser les limites. Sens du diagnostic, lyrisme du sens. La preuve : « Les vignes comme un océan sanguin »... « Les profondeurs obliques du vin » (pendant des profondeurs pétillantes de Céline ?)... « Les épingles à linge porteuses de tout un paysage aérien »... La description faulknerienne de l'usine familiale avec « ses machines compactes comme des sculptures mouvantes à l'arrêt »... La piqûre du médecin qui annonce « le retour des volumes cadrés »... La lumière du sud « qui permet la pulpe et le goût, comme si le but à atteindre était seulement une organisation plus ronde, plus translucide des extrémités »... Autant de phrases dont je m'éourdissais, autant de phrases que mes deux bouffons géniaux étaient incapables de concevoir, ainsi que je le leur expliquais tranquillement.

Ozu : *Fin d'automne*, moins fort que *Le Voyage à Tokyo* ou *Le Goût du saké*. Je rêve d'une écriture romanesque qui puisse avoir cette lenteur, la singularité de certains plans fixes. Je n'écris que dans l'impouvoir de l'écriture.

*

Corps pesant. Étourdissements. Journée interminable. Et puis, vers minuit, la 5^e suite pour violoncelle de Bach me délivre du cercle de pierre.

*

Trente-quatre ans. Déjeuné avec mon frère. Écrit des lettres. Dormi un peu. Je suis un écrivain, certes, mais cela m'est aussi indifférent que de vivre ou de mourir.

*

Hélène m'appelle pour me souhaiter un bon anniversaire, n'ayant pu me joindre hier. Nous nous sommes séparés sans haine, et vivons seuls, de part et d'autre d'un même fleuve.

Si désespéré, ce soir, que j'éteins les lumières et me réfugie dans la 9^e de Mahler (version de Bruno Walter, par qui je l'ai découverte). L'angoisse s'apaise peu à peu.

*

Journée lente, passée à corriger des copies et les épreuves d'un texte à paraître dans la revue *Vocativo*. C'est ça, être écrivain : une solitude interminable ; rien d'autre.

*

Dans l'aube pluvieuse s'élève soudain en moi le chant de la maréchale du *Chevalier à la rose*, écouté quelques jours auparavant, le chant straussien plus émouvant que jamais.

Je vis au-dessous de moi.

*

Le chant bouleversant de la mère, tel qu'il se déploie en mélodie solitaire dans *L'Intendant Sansho* de Mizoguchi.

*

Longue conversation avec Maulpoix, à Montainville, sur ce que l'écriture a déjà fait de nous et sur l'image qui en ressort. Il en est satisfait ; moi, je peine à m'y accorder.

*

Comment vivre en souffrant sans cesse ? La souffrance comme une prière qui s'ignore ?